

A woman is shown from the chest up, wearing a light pink historical dress with a square neckline and puffed sleeves. The dress has a decorative lace or ruffled trim along the edges. She is also wearing a long white glove on her right arm. The background is a soft-focus outdoor scene with green foliage.

Best Sellers

BRENDA JOYCE

La comtesse amoureuse

LES SECRETS DE GREYSTONE MANOR - 3

HISTORIQUE

BRENDA JOYCE

La comtesse amoureuse

BestSellers

Collection : BEST-SELLERS

Titre original : SURRENDER

Traduction française de MARIE-JOSE LAMORLETTE

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Photo de couverture

Femme : © RICHARD JENKINS

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (Harlequin SA)

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2012, Brenda Joyce Dreams Unlimited, Inc. © 2014, Harlequin S.A.
83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-0857-1 — ISSN 1248-511X

Prologue

Brest, France
5 août 1791

Aimée ne voulait pas s'arrêter de pleurer. Evelyn la tenait, l'implorant en silence de se taire, tandis que leur voiture roulait à toute vitesse dans l'obscurité. La route était rude, en particulier à leur vive allure, et les cahots et secousses constants n'arrangeaient pas les choses. Si seulement Aimée pouvait dormir ! Evelyn craignait qu'on ne les ait suivis ; elle redoutait aussi que les pleurs de sa fille ne provoquent des soupçons, attirant l'attention sur eux, même s'ils avaient réussi à quitter Paris.

Mais Aimée était effrayée — effrayée parce que sa mère elle-même avait peur. Les enfants sentent ce genre de choses. Et Evelyn avait peur parce qu'Aimée était ce qu'elle avait de plus important dans sa vie ; elle donnerait tout pour la garder en sécurité.

Et si Henri mourait ?

Evelyn d'Orsay serra plus fort contre elle sa petite qui venait d'avoir quatre ans. Elle était assise à l'avant de la voiture avec le cocher, Laurent, le valet de son mari, qui était devenu leur homme à tout faire. Henri était avachi sur le siège arrière, inconscient, entre la femme de Laurent, Adelaïde, et sa soubrette Bette. Elle jeta un coup d'œil derrière elle, le cœur alarmé. Henri restait d'une pâleur mortelle.

Sa santé avait commencé à se dégrader peu après la naissance d'Aimée. Puis il était devenu tuberculeux. Son cœur faiblissait-il, maintenant ? Arriverait-il à survivre à cette folle et terrifiante équipée à travers la nuit ? Il pourrait ne pas supporter la traversée de la Manche... Evelyn savait qu'il avait désespérément besoin d'un médecin, tout comme elle savait que ce voyage à fond de train ne pouvait lui faire du bien.

Mais s'ils parvenaient à quitter la France, s'ils parvenaient à arriver en Angleterre, ils seraient en sécurité.

— Sommes-nous encore loin ? demanda-t-elle à mi-voix.

Par chance, Aimée avait enfin cessé de pleurer ; elle s'était même enfin endormie.

— Je pense que nous sommes presque arrivés, répondit Laurent.

Ils parlaient français. Evelyn était anglaise, mais elle parlait couramment la langue de Molière avant même de rencontrer le comte d'Orsay et de devenir sa toute jeune épouse presque du jour au lendemain.

Les chevaux étaient couverts d'écume et soufflaient fort. Heureusement, ils n'en avaient plus pour longtemps — du moins d'après Laurent. Et l'aube serait bientôt là. A la pointe du jour, ils devaient embarquer avec un contrebandier belge, qui les attendait en ce moment même.

— Allons-nous être en retard ? demanda-t-elle à voix basse, ce qui était absurde vu que la voiture grinçait et faisait un bruit de ferraille à chaque enjambée des chevaux.

— Non, à mon avis, nous aurons même une heure d'avance — mais guère plus, répondit Laurent.

Il lui jeta un coup d'œil lourd de sens. Elle savait ce qu'il pensait — ils le pensaient tous. Il avait été si difficile de fuir Paris. Il n'y aurait pas de retour en arrière, pas même dans leur propriété de campagne située dans la vallée de la Loire. Ils devaient quitter la France s'ils voulaient rester en vie. Leur existence était en jeu.

Aimée dormait profondément, maintenant. Evelyn

caressa ses doux cheveux sombres et combattit son propre besoin de pleurer de peur et de désespoir.

Elle regarda de nouveau son époux âgé, derrière elle. Depuis qu'elle avait rencontré et épousé Henri, sa vie lui avait paru un tel conte de fées... Elle avait été une orpheline pauvre, vivant de la charité de son oncle et de sa tante ; à présent, elle était la comtesse d'Orsay ! Henri était son plus cher ami et le père de sa fille. Elle lui était si reconnaissante de tout ce qu'il avait fait pour elle, et de tout ce qu'il voulait faire pour Aimée !

Elle avait si peur pour lui, maintenant. Sa poitrine l'avait tracassé toute la journée. Mais il avait survécu à leur fuite de Paris, et déclaré avec insistance qu'ils ne devaient pas perdre de temps. Leur voisin avait été emprisonné le mois dernier pour crimes contre l'Etat. Le vicomte Le Clerc n'avait commis aucun crime, elle en était certaine ! Mais c'était un aristocrate...

Ils résidaient habituellement dans la propriété de famille d'Henri, dans la vallée de la Loire. Mais, à chaque printemps, il emmenait sa famille à Paris pour quelques mois de théâtre, d'emplettes et de dîners. Evelyn était tombée amoureuse de Paris la première fois où elle y avait mis le pied, avant la Révolution. Mais la ville qu'elle avait aimée n'existait plus et, s'ils avaient mesuré combien Paris était devenue dangereuse, ils ne s'y seraient pas rendus pour un autre séjour.

En dépit de la Révolution qui devait « libérer le peuple », la ville restait envahie par des ouvriers et des paysans sans travail qui erraient dans les rues en cherchant à se venger sur quiconque possédait quoi que ce soit, quand ils ne se soulevaient pas tout bonnement. Se promener sur les Champs-Élysées n'avait plus rien d'agréable, ni monter à cheval dans les jardins ou les bois. Il n'y avait plus de dîners élégants, plus d'opéras brillant de mille feux. Les boutiques qui servaient la noblesse avaient fermé depuis longtemps.

Le fait que son époux, le comte, était un parent de

la reine n'avait jamais été un secret. Mais, dès qu'un chapelier avait fait la relation, leur vie avait brusquement et radicalement changé. Les boutiquiers, les boulangers, les prostituées même, sans parler des sans-culottes et de la garde nationale, s'étaient mis à les surveiller dans leur maison de ville. Chaque fois que la porte s'ouvrait, il y avait des sentinelles qui guettaient à proximité. Chaque fois qu'Evelyn quittait l'appartement, elle était suivie. Il était devenu trop effrayant de se risquer dehors. C'était comme s'ils étaient soupçonnés eux aussi de crimes contre l'Etat. Et puis Le Clerc avait été arrêté.

— Votre heure viendra ! avait ricané un passant, apostrophant Evelyn, le jour où leur voisin avait été emmené avec des menottes.

Alors, elle avait eu peur de sortir. Elle avait brutalement cessé de s'aventurer hors de leur maison. A dater de ce moment-là, ils étaient devenus pour de bon des prisonniers du peuple. Elle avait commencé à penser qu'on ne les laisserait jamais retourner dans leur propriété. Puis deux officiers français avaient débarqué chez eux « pour voir Henri ». Evelyn avait été terrifiée qu'ils ne viennent l'arrêter. A la place, ils l'avaient averti qu'il ne devait pas quitter la ville avant d'en avoir la permission, et qu'Aimée devait rester à Paris avec eux. Et le fait qu'ils aient parlé ainsi — et qu'ils menaçaient indirectement Aimée — les avait poussés à agir comme rien d'autre n'aurait pu le faire. Ils s'étaient mis immédiatement à préparer leur fuite.

C'était Henri qui avait suggéré qu'ils suivent l'exemple des milliers d'émigrés qui fuyaient la France pour la Grande-Bretagne. Evelyn était née et avait grandi en Cornouailles, et quand elle avait compris qu'ils rentraient chez elle, elle avait été transportée de joie. Les plages rocailleuses de son pays natal, les landes désolées, les tempêtes hivernales, les femmes au franc-parler et les hommes durs au travail lui avaient manqué. Elle avait la nostalgie des thés pris à l'auberge du village, et des

fêtes débridées quand un contrebandier arrivait avec sa précieuse cargaison. La vie en Cornouailles pouvait être difficile et rude, mais elle avait ses bons moments. Certes, ils résideraient probablement à Londres, mais elle adorait aussi la ville. Elle ne pouvait imaginer un meilleur pays — et plus sûr — où élever sa fille.

Aimée méritait tellement plus que ce que la France avait à offrir maintenant. Et elle ne méritait certainement pas de devenir une autre victime innocente de cette terrible Révolution !

Mais d'abord ils devaient aller de Brest au bateau du contrebandier, et ensuite traverser la Manche. Et il fallait qu'Henri y survive.

Une bouffée de panique lui serra la poitrine, et elle se mit à trembler. Son mari avait besoin d'un médecin, et elle était tentée de retarder leur fuite pour le soigner... Elle ne pouvait imaginer ce qu'il adviendrait d'elle s'il mourait. Mais elle savait aussi qu'il voulait qu'Aimée et elle quittent le pays pour être en sécurité. En fin de compte, ils feraient passer leur fille d'abord.

— Monsieur a-t-il montré des signes qu'il revenait à lui ? lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Non, madame, murmura Adelaïde. Le comte a besoin d'un médecin, rapidement !

S'ils s'attardaient pour faire soigner Henri, ils resteraient à Brest un jour de plus ou peut-être davantage... Or d'ici quelques heures, ou du moins d'ici ce soir, leur disparition serait remarquée. Seraient-ils poursuivis ? C'était impossible à savoir, hormis que les officiers les avaient avertis de ne pas quitter la ville et qu'ils avaient défié cet ordre. Si on les traquait, il y aurait deux ports évidents à fouiller : Brest et Le Havre. C'étaient les ports les plus utilisés pour s'exiler.

Il n'y avait pas de choix à faire. Evelyn serra les poings, déterminée. Elle n'était pas habituée à prendre des décisions, en particulier des décisions importantes, mais, s'ils

ne tardaient pas, dans une heure ils seraient en sûreté en mer, hors d'atteinte de leurs éventuels poursuivants.

Ils avaient atteint les faubourgs de Brest et passaient à présent devant de nombreuses petites maisons. Laurent et elle échangèrent des regards sombres et résolus.

Quelques instants plus tard, l'air devint salé. Laurent fit entrer l'attelage dans la cour gravillonnée d'une auberge qui était juste à trois pâtés de maisons des quais. Le ciel nocturne était maintenant couvert de nuages, tantôt obscur, tantôt éclairé par la lune. Quand Evelyn tendit sa fille à Bette, sa tension s'accrut encore. L'auberge semblait animée — des voix fortes venaient de la salle commune. Cela valait peut-être mieux, après tout : s'il y avait beaucoup de monde on ne ferait pas attention à eux.

Ou peut-être que si.

Evelyn attendit avec Aimée endormie dans ses bras pendant que Laurent entraît chercher de l'aide pour son mari. Elle portait une des robes de Bette et une cape sombre, à capuche, qui avait appartenu à une autre domestique. Henri était également vêtu comme un roturier.

Finalement, le cocher revint avec l'aubergiste. Evelyn remonta sa capuche tandis qu'ils approchaient — son visage attirerait trop l'attention — et elle baissa les yeux. Les deux hommes soulevèrent Henri et le portèrent à l'intérieur en passant par une porte latérale. Tenant sa fille, Evelyn suivit avec Bette et Adelaïde. Elles se hâtèrent de monter.

Evelyn ferma la porte derrière ses domestiques et se permit de pousser un soupir de soulagement, mais n'osa pas encore rabattre sa capuche. Du regard, elle fit signe à Adelaïde de n'éclairer qu'une chandelle.

Si leur disparition avait été signalée, les autorités françaises avaient peut-être déjà lancé des mandats d'arrestation. Ces mandats seraient accompagnés de descriptions, et leurs poursuivants rechercheraient une petite fille de quatre ans aux cheveux sombres et aux yeux bleus, un vieux noble malade et frêle, de taille moyenne,

aux cheveux gris, et une jeune femme de vingt et un ans aux cheveux sombres, aux yeux bleus et au teint pâle, d'une beauté peu ordinaire.

Oui, Evelyn craignait que son apparence ne la trahisse. Elle était trop reconnaissable, et pas seulement parce qu'elle était beaucoup plus jeune que son mari. Quand elle était arrivée à Paris, jeune mariée de seize ans, on l'avait acclamée comme la plus belle femme de la capitale. Elle ne le pensait pas vraiment, mais elle savait malgré tout qu'elle était difficile à ignorer.

On avait installé Henri dans un lit et Aimée dans un autre. Laurent et l'aubergiste s'étaient écartés et parlaient à voix basse, l'air sombre. La situation était pressante. Evelyn sourit à Bette, qui pleurait et était visiblement effrayée, elle aussi. On lui avait laissé le choix de rentrer chez elle dans la Loire. Mais elle avait préféré venir avec eux, craignant d'être poursuivie et interrogée si elle ne le faisait pas.

— Tout ira bien, lui dit doucement Evelyn, espérant la rassurer.

Elles avaient le même âge, mais soudain Evelyn se sentit beaucoup plus vieille.

— Dans un moment, nous serons sur un bateau, à destination de l'Angleterre.

— Merci, madame, murmura Bette en s'asseyant à côté d'Aimée.

Evelyn sourit de nouveau et alla jusqu'à Henri. Elle lui prit la main et l'embrassa sur la tempe. Il restait terriblement pâle. Elle ne pourrait supporter qu'il meure. Elle ne pouvait imaginer de perdre un ami si cher. Et elle savait combien elle dépendait de lui.

Elle n'était pas certaine que son oncle et sa tante l'accueilleraient volontiers chez eux, si besoin était. Mais ce serait un dernier recours, de toute façon.

L'aubergiste sortit, et Evelyn s'empressa de rejoindre Laurent qui paraissait affligé.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec appréhension.

— Le capitaine Holstatter a quitté Brest.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, atterrée. Vous devez vous tromper ! Nous sommes le 5 août. Nous sommes dans les temps. Il va bientôt faire jour. Dans une heure, il nous emmènera à Falmouth — il a reçu la moitié de ses gages à l'avance !

Laurent était d'un blanc de craie.

— Il a trouvé une cargaison de grande valeur et il est parti.

Evelyn était en état de choc. Non seulement ils avaient perdu beaucoup d'argent, mais ils n'avaient plus *aucun* moyen de traverser la Manche ! Et ils ne pouvaient s'attarder à Brest, c'était trop dangereux !

— Il y a trois contrebandiers anglais dans le port, dit Laurent, l'interrompant dans ses pensées.

Anglais ? Il n'y songeait pas ? S'ils avaient choisi Holstatter, un Belge, c'était pour une bonne raison.

— Les contrebandiers anglais sont en général des espions pour la France ! s'écria-t-elle.

— Si nous voulons partir immédiatement, la seule solution est de prendre contact avec l'un d'eux. Sinon, il faudra attendre ici jusqu'à ce que nous puissions prendre d'autres dispositions.

La tête d'Evelyn se mit à la lancer. Comment se faisait-il qu'elle doive prendre seule la décision la plus importante de leur vie ? Henri prenait toujours toutes les décisions ! Et, à la façon dont Laurent la regardait, elle savait qu'il pensait la même chose qu'elle : rester à Brest n'était pas sûr. Elle se tourna et jeta un coup d'œil à Aimée. Son cœur se serra.

— Nous partirons à l'aube, comme prévu, décida-t-elle abruptement, le cœur battant très fort. Je m'en assurerai !

En tremblant, elle alla jusqu'à une valise près du lit. Ils avaient fui Paris avec beaucoup de choses de valeur. Elle en sortit une liasse d'assignats, la monnaie de la Révolution, puis, instinctivement, prit un splendide collier de rubis et de diamants. Il était dans la famille

de son mari depuis des générations. Elle mit le tout dans son corselet.

— Si vous voulez prendre l'un des Anglais, M. Gigot, l'aubergiste, a dit de chercher un bateau appelé le *Loup des Mers*.

Evelyn étouffa un rire hystérique et se tourna. Allait-elle vraiment rencontrer seule un dangereux contrebandier — à l'aube, dans l'obscurité et dans une ville inconnue, avec son mari au bord de la mort — afin de le supplier de les aider ?

— Son navire est le plus rapide, et on dit qu'il peut semer deux Marines en même temps. Il fait cinquante tonneaux et a des voiles noires. C'est le plus grand des bateaux de contrebande du port.

Elle frémit et hocha la tête, le cœur glacé. Le *Loup des Mers*, des voiles noires...

— Comment vais-je jusqu'aux quais ?

— Ils sont à trois pâtés de maison d'ici, répondit Laurent. Je pense que je devrais venir avec vous.

Elle fut tentée d'accepter. Mais si quelqu'un découvrirait le reste de leur groupe pendant leur absence ? Si quelqu'un comprenait qui était Henri ?

— Je veux que vous restiez ici et protégiez le comte et Aimée de votre vie. Je vous en prie ! ajouta-t-elle, submergée par une autre intense vague de désespoir.

Laurent acquiesça et l'accompagna jusqu'à la porte.

— Le contrebandier s'appelle Jack Greystone.

Evelyn avait envie de pleurer. Bien sûr, elle ne le ferait pas. Elle remonta sa capuche et jeta un dernier regard à sa fille endormie.

Elle savait qu'elle trouverait ce Greystone et le persuaderait de leur faire traverser la Manche — parce que l'avenir d'Aimée en dépendait.

Elle sortit en hâte et attendit d'entendre Laurent pousser le verrou avant de se précipiter dans le corridor sombre et étroit. Une chandelle brûlait dans une applique à l'autre bout, au-dessus de l'escalier. Elle dévala l'unique volée de

marches, pensant à Aimée, à Henri, et à un contrebandier dont le navire s'appelait le *Loup des Mers*.

Le palier au-dessous donnait dans le vestibule de l'auberge, et sur sa droite se trouvait la salle commune. Il y avait une douzaine d'hommes à l'intérieur, qui buvaient de l'alcool et parlaient bruyamment. Elle se rua dehors, en espérant que personne ne l'avait remarquée.

Des nuages passaient devant la lune qui donnait un peu de lumière. Un réverbère était allumé dans la rue. Evelyn courut le long des pâtés de maisons et ne vit personne devant, ni personne tapi dans l'ombre. Soulagée, elle regarda derrière elle. Et là, son cœur parut s'arrêter.

Deux silhouettes noires la suivaient.

Elle se remit à courir, apercevant plusieurs mâts dans le ciel devant elle, des voiles claires enroulées autour. Un autre coup d'œil par-dessus son épaule lui indiqua que les hommes couraient aussi — ils la suivaient, indiscutablement.

— Arrêtez-vous ! cria l'un d'eux en riant. Est-ce que nous vous faisons peur ? Nous voulons juste vous parler !

La panique la saisit. Prenant ses jupes à deux mains, elle courut vers les quais, qui se trouvaient maintenant face à elle. Elle vit aussitôt que des marchandises étaient chargées sur l'un des bateaux — un tonneau de la taille de plusieurs hommes était soulevé à l'aide d'un treuil et dirigé vers le pont d'un grand cotre à la coque noire et aux voiles noires. Cinq hommes se tenaient sur le pont, tendant les bras vers le tonneau qui était abaissé vers eux.

Elle avait trouvé le *Loup des Mers*.

Elle s'arrêta, hors d'haleine. Deux hommes actionnaient le treuil. Un troisième se tenait un peu à l'écart, observant la manœuvre. Le clair de lune jouait sur ses cheveux blonds.

Alors elle fut saisie par-derrière.

— Nous voulons seulement vous parler.

Evelyn pirouetta et fit face aux deux hommes qui l'avaient suivie. Ils étaient de son âge, sales, pas soignés

et pauvrement vêtus — probablement des ouvriers agricoles et des voleurs.

— Lâchez-moi, ordonna-t-elle d'un ton hautain.

— Une dame ! Une dame habillée en servante ! s'exclama le premier.

Mais il ne parlait plus d'un ton enjoué, maintenant. Il y avait de la suspicion dans sa voix.

Trop tard, Evelyn comprit qu'elle courait un plus grand danger que d'être accostée — elle allait être démasquée comme noble et peut-être comme la comtesse d'Orsay. Mais avant qu'elle puisse répondre un inconnu dit très calmement, en anglais :

— Faites ce que la dame a demandé.

Les deux individus se tournèrent, comme elle. Les nuages choisirent cet instant pour dépasser la lune et la nuit devint plus claire. Evelyn plongea les yeux dans un regard d'un gris glacé et se figea.

Cet homme était dangereux.

Son regard était dur et froid. Il était grand, avait les cheveux dorés. Il portait un poignard et un pistolet. Visiblement, ce n'était pas un homme à contrarier.

Ses yeux réfrigérants la quittèrent et se posèrent sur les deux hommes. Il répéta son ordre, cette fois en français :

— Faites comme la dame a demandé.

Elle fut aussitôt relâchée, et les deux vauriens tournèrent les talons pour s'enfuir. Elle inspira, médusée, et se tourna de nouveau vers l'Anglais. Il était peut-être dangereux, mais il venait de la sauver — et il pouvait être Jack Greystone.

— Merci, dit-elle.

Son regard direct ne cilla pas. Au bout d'un moment, il dit :

— Je vous en prie. Vous êtes anglaise ?

Elle s'humecta les lèvres, consciente que leurs regards ne se quittaient pas.

— Oui. Je cherche Jack Greystone.

Ses yeux gris restèrent impassibles.

— S'il est dans le port, je ne suis pas au courant. Que lui voulez-vous ?

Le cœur d'Evelyn sombra, car cet homme imposant, avec son air d'autorité et son pouvoir détaché, était sûrement le contrebandier. Qui d'autre surveillerait le chargement du cotre noir ?

— On me l'a recommandé. Je suis désespérée, monsieur.

Sa bouche s'incurva comme s'il s'apprêtait à sourire, mais il n'y avait aucun amusement dans ses yeux.

— Tentez-vous de rentrer chez vous ?

Elle hocha la tête, le fixant toujours.

— Nous devons partir à l'aube. Mais ces plans sont tombés à l'eau. On m'a dit que Jack Greystone était ici. On m'a dit de prendre contact avec lui. Je ne peux pas m'attarder en ville, monsieur.

— *Nous ?*

Elle serra ses bras autour d'elle, le regardant toujours dans les yeux avec impuissance.

— Mon mari et ma fille, et trois amis.

— Et qui vous a donné cette information ?

— M. Gigot, de l'auberge Abélard.

— Venez avec moi, dit-il brusquement, en se tournant.

Evelyn hésita tandis qu'il se dirigeait vers le bateau. Son esprit fonctionnait à toute allure. Elle ne savait pas si l'inconnu était bien Greystone, et n'était pas certaine que ce soit sûr de le suivre tête baissée. Mais il regagnait le cotre aux voiles noires...

Il jeta un coup d'œil vers elle, sans s'arrêter. Et il haussa les épaules, se moquant visiblement qu'elle vienne ou pas.

Elle n'avait pas le choix. Soit il s'agissait bien de Greystone, soit il la conduisait à lui. Elle courut après l'homme, le suivant sur la passerelle. Sans la regarder, il traversa le pont d'un pas rapide, et elle se dépêcha pour rester derrière lui. Les cinq hommes qui chargeaient le tonneau se tournèrent pour la regarder ouvertement.

Sa capuche avait glissé. Elle la remonta pendant que son guide allait jusqu'à la porte d'une cabine. Il l'ouvrit

et disparut à l'intérieur. Evelyn hésita. Elle venait de remarquer les canons alignés le long des flancs du navire. Enfant, elle avait vu des bateaux de contrebande ; celui-ci paraissait prêt à livrer bataille.

Elle éprouvait encore plus de désarroi et d'appréhension, mais elle avait pris sa décision. Elle le suivit dans la cabine.

Il était en train d'allumer des lanternes. Sans lever les yeux, il dit d'un ton sec :

— Fermez la porte.

Il lui vint à l'esprit qu'elle était complètement seule avec un parfait inconnu. Réprimant sa nervosité, elle obéit. Puis, le souffle court, elle se tourna lentement vers lui.

Il était debout près d'un grand bureau couvert de cartes marines. Un instant, tout ce qu'elle vit fut un grand homme aux larges épaules et aux cheveux blonds noués en catogan, avec un pistolet à l'épaule et un poignard à la ceinture.

Elle se rendit compte alors qu'il la regardait aussi.

Elle prit une inspiration tremblante. Il était terriblement séduisant, constata-t-elle, d'une façon virile et superbe. Ses traits étaient réguliers, ses pommettes hautes et bien dessinées. Le col largement ouvert de sa chemise blanche dévoilait une croix en or. Il portait des culottes chamois et de hautes bottes, et elle apprécia combien sa haute silhouette musclée était mince et puissante. Sa chemise dessinait son torse large et son estomac plat, et ses culottes le moulaient comme une seconde peau. Il n'avait pas une once de graisse sur son corps dur.

Evelyn n'était pas certaine d'avoir déjà rencontré un homme aussi puissamment viril — et c'était assez troublant.

Elle faisait également l'objet d'un intense examen. Il s'appuyait de la hanche au bureau et la dévisageait aussi ouvertement qu'elle le regardait. Elle se sentit rougir. Il essayait de distinguer ses traits, qui étaient en partie cachés par sa capuche, se dit-elle.

Elle aperçut alors l'étroite couchette sur le mur d'en face. C'était là qu'il devait dormir. Il y avait un beau tapis sur le plancher, quelques livres sur une petite table. Sinon, la cabine était sobrement agencée et tout à fait utilitaire.

— Avez-vous un nom ?

Elle sursauta et s'avisa que son cœur s'emballait. Comment devait-elle répondre ? Car elle ne devait jamais révéler qui elle était, elle le savait.

— M'aiderez-vous ?

— Je ne l'ai pas encore décidé. Mes services sont chers et vous êtes nombreux.

— Je suis au désespoir de rentrer chez moi. Et mon mari a terriblement besoin d'un médecin.

— Les choses se corsent. Est-il très malade ?

— Cela importe-t-il ?

— Peut-il arriver jusqu'à mon bateau ?

Evelyn hésita.

— Pas sans aide.

— Je vois.

Il ne semblait pas ému par sa situation. Comment pouvait-elle le convaincre de les aider ?

— Je vous en prie, murmura-t-elle en s'éloignant de la porte. J'ai une fille de quatre ans. Il faut que je l'emmène en Angleterre.

Il s'écarta soudain du bureau et vint lentement vers elle — d'un air indolent.

— A quel point êtes-vous désespérée ?

Aucune émotion dans sa voix.

Il s'était arrêté devant elle, quelques pouces seulement les séparaient. Elle se figea, mais son cœur tambourinait. Que suggérait-il ? Parce que, alors que son ton était sec, il y avait comme une lueur... spéculative dans ses yeux. Ou bien l'imaginait-elle ?

Elle était tout à la fois fascinée et déstabilisée, elle devait bien l'avouer.

— Je ne pourrais pas l'être plus, parvint-elle à répondre en bafouillant.

Tout à coup, il tendit la main vers sa capuche et la rabattit avant qu'elle comprenne ce qu'il comptait faire. Aussitôt, ses yeux s'élargirent.

La tension d'Evelyn ne connut plus de bornes. Elle avait envie de protester. Si elle avait voulu révéler son visage, elle l'aurait fait ! Tandis que le regard gris de l'inconnu passait sur ses traits, les détaillant très lentement, un par un, sa résistance mourut.

— Maintenant, dit-il doucement, je comprends pourquoi vous vous cachez.

Son cœur battit plus fort. Etait-ce un compliment ? La trouvait-il séduisante — ou même belle ?

— Nous sommes manifestement en danger, murmura-t-elle. Je crains d'être reconnue.

— *Manifestement*. Votre mari est-il français ?

— Oui, et je n'ai jamais eu aussi peur.

Il l'étudia.

— Je suppose que vous étiez suivis ?

— Je ne sais pas, peut-être.

Soudain, il tendit de nouveau la main vers elle. Elle ne parvint plus à respirer tandis qu'il passait une mèche sombre derrière son oreille. Son cœur s'affola pour de bon. Ses doigts avaient frôlé sa joue — et, oh mon Dieu, elle souhaitait presque se jeter dans ses bras. Comment osait-il faire une chose pareille ? Ils étaient des étrangers l'un pour l'autre.

— Votre époux a-t-il été accusé de crimes contre l'Etat ? Elle frémit.

— Non... mais on nous a dit de ne pas quitter Paris. Il la fixa.

Elle s'humecta les lèvres une fois encore, souhaitant pouvoir déchiffrer ses pensées, mais son expression ne trahissait rien.

— Monsieur, allez-vous nous aider, s'il vous plaît ?

Elle n'en revenait pas elle-même de son ton plaintif. Mais il la serrait toujours de près. *Très* près. Confuse, elle s'avisa qu'elle pouvait percevoir la chaleur de son corps.

Et, alors qu'elle était tout de même de taille moyenne, il la faisait se sentir petite et fragile.

— J'y réfléchis.

Enfin, il s'éloigna lentement. Evelyn inspira avec avidité, ignorant la folle envie qu'elle avait de s'éventer avec l'objet le plus proche. Allait-il rejeter sa demande ?

— Monsieur ! Nous devons quitter le pays — immédiatement. J'ai peur pour ma fille ! s'écria-t-elle.

Il lui jeta un coup d'œil, apparemment de marbre. Elle n'avait aucune idée de ce qu'il pensait, et un étrange silence s'ensuivit. Finalement, il dit :

— J'aurai besoin de savoir qui je transporte.

Elle se mordit la lèvre. Elle détestait mentir, mais elle n'avait pas le choix.

— Le vicomte Le Clerc, dit-elle.

Il promena de nouveau les yeux sur son visage.

— Je me fais payer d'avance. Je prends mille livres par passager.

— Monsieur ! s'exclama-t-elle. Je n'ai pas six mille livres !

Il l'étudia.

— Si vous avez été suivis, il pourra y avoir des ennuis.

— Et si nous n'avons pas été suivis ?

— Mon tarif est de six mille livres, madame, répétait-il sans ciller.

Elle ferma brièvement les yeux, puis glissa la main dans son corselet et lui tendit les assignats.

Il émit un son désobligeant.

— Cet argent est sans valeur pour moi.

Mais il le posa sur son bureau.

Le cœur lourd, Evelyn remit la main dans son corselet. Il ne détourna pas les yeux, et elle rougit en sortant le collier de rubis et de diamants. Son expression impassible ne changea pas. Elle alla jusqu'à lui et lui tendit le bijou.

Il le prit, le porta à son bureau et s'assit. Elle le vit prendre une loupe de bijoutier dans un tiroir et examiner les pierres.

— Il est véritable, parvint-elle à dire. C'est le plus que je peux vous offrir, monsieur, et il ne vaut pas six mille livres.

Il lui jeta un coup d'œil sceptique, son regard glissant soudain vers sa bouche, puis il se remit à examiner les rubis avec attention. La tension d'Evelyn était terrible, à présent. Finalement, il posa le collier et la loupe.

— Nous avons un marché, vicomtesse. Même si cela va à l'encontre de mon jugement.

Elle fut si soulagée qu'elle réprima une exclamation de joie. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Merci ! Je ne peux pas assez vous remercier !

De nouveau, il la regarda bizarrement.

— J'imagine que vous le pourriez, si vous vouliez.

Evelyn ne voyait pas du tout ce que signifiait cet étrange commentaire — ou du moins elle espérait que non. Il se leva brusquement.

— Dites-moi où est votre mari, et je vais aller le chercher avec votre fille et les autres. Nous embarquerons à l'aube.

Elle ne pouvait pas le croire : il allait les aider à fuir le pays, même s'il ne paraissait pas très enthousiaste.

Le soulagement s'installa. D'une manière ou d'une autre, elle était certaine que cet homme allait les faire sortir de France et leur faire traverser la Manche en sécurité.

— Ils sont à l'auberge Abélard. Mais je viens avec vous.

— Oh ! oh !

Son regard se durcit.

— Vous ne venez pas, car Dieu seul sait ce qui pourrait se passer entre les quais et l'auberge. Vous pouvez attendre ici.

Elle eut soudain du mal à respirer.

— J'ai déjà été séparée de ma fille pendant une heure ! Je ne peux pas rester loin d'elle. C'est trop dangereux.

Elle s'inquiétait surtout que si quelqu'un découvrait leur groupe Henri puisse être fait prisonnier, et Aimée aussi.

— Vous allez attendre ici. Je ne vous ramènerai *pas*

à cette auberge. Et, si vous ne faites pas ce que je dis, vous pouvez reprendre votre collier et nous annulerons notre accord. Suis-je clair ?

Son regard était devenu aussi acéré qu'un couteau. Elle en fut déconcertée.

— Madame, je protégerai votre fille de ma vie, et j'ai l'intention d'être de retour sur mon bateau dans un peu plus d'un quart d'heure.

Elle inspira. Curieusement, elle lui faisait confiance, et, même, toute discussion semblait inutile : il ne lui permettrait pas de venir.

Conscient qu'elle cédaît, il ouvrit un tiroir et en sortit un petit pistolet avec un sac de poudre et un silex. Il referma le tiroir, le regard perçant.

— Il y a de grandes chances que vous n'en ayez pas besoin, mais gardez-le avec vous jusqu'à mon retour.

Il contourna le bureau et lui tendit l'arme.

Elle la prit. Les yeux de l'inconnu étaient devenus glaçants, de nouveau. Mais il allait aider des traîtres à la Révolution. S'il était pris, il serait pendu, ou pire.

Il alla à grands pas jusqu'à la porte.

— Poussez le verrou, dit-il sans regarder en arrière.

Le cœur d'Evelyn fit un bond quand la porte claqua. Puis elle courut verrouiller — mais pas avant de rouvrir un instant et de le voir traverser le pont à grandes enjambées, flanqué de deux marins armés.

Elle serra ses bras autour d'elle, frissonnant. *Faites qu'il n'arrive rien ni à Aimée ni à Henri !* Il y avait une petite pendule en bronze sur le bureau ; il était 5 h 20. Elle alla s'asseoir dans son fauteuil.

La masculinité du contrebandier sembla en monter et l'envelopper. Si seulement il l'avait laissée aller chercher avec lui sa fille et son mari ! Elle bondit du siège et se mit à faire les cent pas. Elle ne supportait pas d'être assise dans son fauteuil, et elle n'allait sûrement pas s'asseoir sur son lit !

A 6 heures moins le quart, elle entendit un coup sec frappé à la porte. Elle se précipita en entendant :

— C'est moi.

Elle tira le verrou et ouvrit la porte. La première chose qu'elle vit fut Aimée, qui bâillait, dans les bras du contrebandier. Les larmes lui montèrent aux yeux. Il entra dans la cabine et lui donna sa fille. Evelyn la serra fort, mais son regard croisa celui du capitaine.

— Merci.

Il soutint son regard tandis qu'il s'écartait.

— *Evelyn...*

Elle se figea en entendant la voix d'Henri. Puis, incrédule, elle le vit soutenu par deux matelots. Laurent, Adelaïde et Bette se tenaient juste derrière eux.

— Henri ! Vous vous êtes réveillé ! s'écria-t-elle, tout heureuse.

Et, tandis que les marins le faisaient entrer, elle posa sa fille et courut à lui, passant un bras autour de sa taille pour l'aider à tenir debout.

— Vous n'allez pas en Angleterre sans moi, dit-il faiblement.

Elle pleurait, à présent. Henri était revenu à lui et il était déterminé à être avec eux quand ils commencent une nouvelle vie en Angleterre. Elle l'aida à aller jusqu'au lit où il s'assit, épuisé. Laurent et les femmes commencèrent à apporter leurs bagages tandis que les marins sortaient.

Evelyn continua à serrer les mains de son mari, mais elle se tourna.

L'Anglais la regardait fixement.

— Nous mettons les voiles, dit-il d'un ton abrupt.

Elle se leva, leurs regards toujours joints. Le sien était si sérieux...

— Il semble que je doive vous remercier une nouvelle fois.

Il ne répondit qu'au bout d'un moment.

— Vous pourrez me remercier quand nous atteindrons l'Angleterre.

Et il se tourna pour partir.

Une fois encore, c'était comme s'il y avait un sous-entendu dans ses paroles. Et, d'une certaine manière, elle *savait* ce qu'était ce sous-entendu. Mais elle se trompait sûrement... Elle n'y réfléchit pas à deux fois. Elle courut jusqu'à lui et lui barra le passage.

— Monsieur ! Je vous suis profondément redevable. A qui dois-je la vie de ma fille et de mon mari ?

— A Jack Greystone, répondit-il.

Roselynd sur la lande de Bodmin, Cornouailles
 25 février 1795

— Le comte était un père bien-aimé, un époux bien-aimé, et il sera cruellement regretté.

Le prêtre s'arrêta et promena les yeux sur l'assemblée.

— Puisse-t-il reposer dans la paix éternelle. Amen.

— Amen, murmurèrent ceux qui assistaient aux obsèques.

La douleur transperça le cœur d'Evelyn. C'était une belle journée ensoleillée, mais terriblement froide, et elle ne pouvait s'arrêter de frissonner. Elle regardait droit devant elle, tenant la main de sa fille, observant le cercueil qui était descendu dans la fosse. Le petit cimetière se trouvait derrière l'église de la paroisse.

Elle était troublée par la foule. Elle ne s'était pas attendue à autant de monde. Elle connaissait à peine l'aubergiste du village, la couturière ou le tonnelier. Elle connaissait vaguement leurs deux plus proches voisins, qui n'étaient pas du tout « proches », étant donné que la maison qu'ils avaient achetée deux ans plus tôt était splendidement isolée dans la lande de Bodmin, et à une bonne heure de tout le monde. Ces deux dernières années, depuis qu'ils étaient revenus de Londres pour s'installer dans les moors à l'est de la Cornouailles, ils étaient restés seuls. Mais Henri était si malade... Evelyn

avait été trop occupée par les soins à lui donner et par leur fille à élever. Il n'y avait pas eu de temps pour des visites mondaines, des thés, des dîners.

Comment pouvait-il les laisser ainsi ?

Elle refoula cette pensée. S'était-elle jamais sentie aussi seule ?

Le chagrin l'étreignait — la peur aussi.

Qu'allaient-ils faire ?

Boum. Boum. Boum.

Elle regarda les mottes de terre qui frappaient le cercueil. Son cœur lui faisait si mal ; elle ne pouvait le supporter. Henri lui manquait déjà. Comment allaient-ils survivre ? Il ne restait presque rien !

Boum. Boum. Boum.

Aimée gémit.

Evelyn ouvrit brusquement les yeux. Elle fixait les décorations en plâtre doré du plafond blanc au-dessus de sa tête ; elle était couchée avec Aimée, serrant sa fille contre elle tandis qu'elles dormaient.

Elle avait rêvé, mais Henri était bien mort.

Henri était mort.

Il était mort trois jours auparavant, et elles venaient de rentrer des funérailles. Elle n'avait pas eu l'intention de faire une sieste, mais elle s'était allongée juste un moment, plus qu'épuisée, et Aimée était montée dans le lit avec elle. Elles s'étaient blotties l'une contre l'autre, et soudain elle s'était endormie...

Le chagrin la lançait dans sa poitrine. Henri était parti. Il avait souffert constamment ces derniers mois. La tuberculose était devenue si grave qu'il pouvait à peine respirer ou marcher, et ces dernières semaines il n'avait pas quitté le lit. A Noël, ils avaient compris tous les deux qu'il était mourant.

Et elle savait qu'il était en paix, maintenant, mais cela n'allégeait pas sa souffrance, même si cela apaisait enfin celle de son mari. Et Aimée ? Elle adorait son père. Et elle n'avait pas encore versé une seule larme. Mais, après

tout, elle n'avait que huit ans, et sa mort ne lui semblait probablement pas réelle.

Evelyn lutta contre les larmes — qu'elle avait jusqu'ici refusé de verser. Elle savait qu'elle devait être forte pour Aimée et pour ceux qui dépendaient d'elle, Laurent, Adelaïde et Bette. Elle baissa les yeux sur sa fille et s'adoucit aussitôt. Aimée avait le teint clair, elle était brune et très belle. Mais elle était aussi très intelligente, dotée d'une nature aimable et d'un bon caractère. Aucune mère ne pouvait avoir plus de chance, se dit Evelyn, dominée par la force de ses émotions.

Puis elle se rembrunit, consciente des voix qu'elle entendait à peine et qui venaient du salon au-dessous de sa chambre. Elle avait des invités. Ses voisins et les villageois étaient venus présenter leurs respects. Sa tante, son oncle et ses cousins avaient assisté aux obsèques, bien sûr, même s'ils ne leur avaient rendu visite que deux fois depuis qu'ils étaient à Roselynd. Elle devrait les saluer aussi, d'une manière ou d'une autre, même si leurs relations restaient désagréables et tendues. Il fallait qu'elle recouvre son sang-froid et ses forces et qu'elle descende. Elle ne pouvait éluder ses responsabilités.

Mais qu'allaient-ils faire maintenant ?

La terreur était comme un poing qui lui enserrait la poitrine, aspirant tout l'air de ses poumons. Elle lui retournait l'estomac. Et, si elle laissait faire, elle se changerait en panique incontrôlable.

Avec précaution, ne voulant pas réveiller son enfant, Evelyn se glissa hors du lit. Tandis qu'elle se redressait lentement, remettait ses cheveux bruns en place et lissait ses jupes de velours noir, elle était douloureusement consciente que la chambre était à peine meublée — la majeure partie du mobilier de Roselynd avait été mis en gage.

Elle savait qu'elle ne devrait pas s'inquiéter de l'avenir ou de ses finances maintenant. Mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Il s'était avéré qu'Henri n'avait pas pu

transférer beaucoup de sa fortune en Angleterre avant qu'ils fuient la France quatre ans plus tôt. Lorsqu'ils avaient quitté Londres, ils avaient tellement vidé ses comptes en banque qu'ils s'étaient finalement décidés pour cette maison, au beau milieu des landes désolées, parce qu'elle était étonnamment bon marché et que c'était tout ce qu'ils pouvaient se permettre.

Au moins Aimée a-t-elle un toit sur la tête..., se rappela-t-elle. La propriété comportait une mine d'étain qui ne rapportait pas beaucoup, mais elle comptait regarder cela de plus près. Henri ne l'avait jamais laissée faire autre chose que diriger sa maison et élever leur fille, alors elle était complètement ignorante en ce qui concernait ses finances — ou le manque d'argent. Toutefois, elle l'avait entendu parler à Laurent. La guerre avait fait monter très haut le cours des métaux, et l'étain n'était pas une exception. Il y avait sûrement un moyen de rendre la mine rentable, et celle-ci avait d'ailleurs été une des raisons pour lesquelles Henri avait choisi cette maison.

Elle n'avait plus qu'une poignée de bijoux à mettre en gage.

Mais il restait l'or.

Evelyn traversa lentement la chambre, qui était nue à part le lit à hauts montants qu'elle venait de quitter et une méridienne garnie d'un imprimé rouge et blanc passé et déchiré. Le beau tapis d'Aubusson qui recouvrait autrefois le parquet était parti, ainsi que les tables, le canapé et le magnifique secrétaire en acajou. Un miroir de Venise était encore accroché au mur où se trouvait autrefois une belle coiffeuse de bois de rose. Elle s'arrêta devant et fixa son reflet.

Elle avait peut-être été considérée d'une beauté exceptionnelle quand elle était jeune, mais elle n'était guère jolie maintenant. Si ses traits n'avaient pas changé, elle était à présent brisée. Elle avait le teint très clair, avec des yeux bleus brillants, de beaux cils sombres et des cheveux presque noirs. Ses yeux étaient en amande, ses

pommettes hautes, son nez petit et légèrement retroussé. Sa bouche était parfaite, un vrai bouton de rose. Mais rien de cela ne comptait. Elle paraissait fatiguée et usée, et plus vieille que son âge. Elle semblait avoir quarante ans — alors qu'elle en aurait vingt-cinq en mars.

Cela ne lui importait pas de paraître vieille, épuisée et peut-être même malade. L'année écoulée l'avait harassée. Henri avait décliné avec une rapidité si alarmante... Ce dernier mois, il ne pouvait plus rien faire et était resté cloué au lit.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les chassa. Il était si séduisant quand ils s'étaient rencontrés ! Elle ne s'attendait pas à ses attentions. Des connaissances communes avaient incité Henri à se rendre chez l'oncle d'Evelyn, et la visite d'un comte français avait mis la maison sens dessus dessous. Il s'était épris d'elle rien qu'en la voyant. Au début, elle avait été éblouie par sa cour. Orpheline de quinze ans, elle ne se souvenait pas d'avoir été traitée avec la déférence, le respect et l'admiration qu'il lui témoignait. Il avait été si facile de tomber amoureuse...

Il lui manquait tellement. Il était son meilleur ami, son confident, son port d'attache. A cinq ans, elle avait été confiée à son oncle par son père, sa mère venant de mourir, et elle n'avait jamais été acceptée par les Faraday que comme autre chose que la parente pauvre qu'ils devaient élever. Son enfance solitaire avait été rendue encore pire par les critiques et les insultes. Elle ne portait que des vêtements usagés. Ses corvées comportaient des tâches qu'aucune jeune fille de bonne famille n'aurait jamais exécutées. Sa tante Enid lui rappelait constamment quel fardeau elle était, et quels sacrifices elle faisait pour elle. Evelyn était de naissance noble, mais elle passait autant de temps avec les domestiques, préparant les repas et faisant les lits, qu'elle en passait avec ses cousins. Bien qu'elle fasse partie de la famille, on l'autorisait seulement à rester à la lisière de celle-ci.

Henri l'avait enlevée à tout cela et lui avait donné l'impression d'être une princesse. Il avait fait d'elle sa comtesse.

Il avait peut-être vingt-quatre ans de plus qu'elle, mais sa mort n'en restait pas moins prématurée. Il était enfin en paix — de plus d'une façon, tenta de se rappeler Evelyn, en vain.

Alors qu'il l'aimait et adorait leur fille, il n'avait pas été heureux depuis qu'ils avaient quitté la France.

Il avait laissé derrière lui ses amis, sa famille et sa maison. Ses deux fils d'un précédent mariage avaient été guillotins. La Révolution lui avait pris aussi son frère, ses nièces et ses neveux et ses nombreux cousins. Le fait qu'il n'avait jamais vraiment accepté leur exil en Angleterre avait ajouté à sa douleur ; il avait perdu son pays bien-aimé, aussi.

A Londres, chaque jour qui passait le mettait un peu plus en colère. Mais c'était peut-être l'installation en Cornouailles qui l'avait vraiment changé. Il détestait le moor de Bodmin, détestait leur maison, Roselynd. Il avait fini par dire à Evelyn qu'il détestait l'Angleterre. Puis il avait pleuré pour tout et tous ceux qu'il avait perdus.

Elle réprima un frisson. Henri avait tellement changé ces quatre dernières années, mais elle refusait d'être complètement honnête avec elle-même. Si elle l'était, elle pourrait admettre que l'homme qu'elle avait aimé était mort depuis longtemps. Quitter la France avait détruit son âme.

S'occuper de lui et de leur fille dans ces circonstances avait été harassant, et quand sa maladie s'était aggravée c'était devenu encore pire. Elle était épuisée. Se sentirait-elle de nouveau un jour jeune et forte ? ne put-elle s'empêcher de se demander. Redeviendrait-elle jamais jolie ?

Elle fixa plus intensément son reflet. Si la mine d'étain ne pouvait être rendue rentable, le jour viendrait où elle

ne pourrait plus nourrir ou habiller sa fille. Et il ne fallait pas que cela arrive, jamais...

Elle inspira. Un mois plus tôt, quand il avait été clair que sa fin approchait, Henri lui avait dit qu'il avait enterré une petite fortune en lingots d'or dans le jardin de derrière de leur maison de Nantes. Elle s'était montrée incrédule. Mais il avait insisté, donnant les détails de l'endroit, et elle avait fini par le croire.

Si elle osait, une fortune les attendait en France, Aimée et elle. Et cette fortune était l'héritage de sa fille, son avenir. Elle ne laisserait jamais son enfant sans rien, comme son propre père l'avait fait pour elle.

Elle ignore un terrible serrement de cœur. Il fallait qu'elle fasse ce qu'elle devait pour Aimée. Mais comment, au nom du ciel, pouvait-elle récupérer cet or ? Comment pouvait-elle retourner en France ? Elle aurait besoin d'être accompagnée ; il lui faudrait un protecteur, et il devrait être une personne de confiance.

Vers qui pouvait-elle se tourner pour l'accompagner ? A qui pouvait-elle se fier ?

Elle fixa encore le miroir, comme s'il pouvait lui fournir une réponse. Elle entendait toujours ses visiteurs qui conversaient dans le salon, en bas. Fatiguée et abattue par le chagrin, elle ne trouverait pas de solution ce soir-là, décida-t-elle. Pourtant elle était presque certaine qu'elle en connaissait une, qu'elle était là, juste devant elle, mais qu'elle ne la voyait pas...

Alors qu'elle se tournait, on frappa doucement à la porte. Elle alla jusqu'à sa fille endormie, l'embrassa et remonta la couverture sur elle. Puis elle traversa la pièce pour aller ouvrir.

Laurent l'attendait dans le couloir, inquiet. C'était un homme mince et brun, aux yeux sombres qui s'élargirent en la voyant.

— Mon Dieu ! Je commençais à penser que vous

vouliez ignorer vos invités. Tout le monde se demande où vous êtes, madame, et les gens se préparent à partir !

— Je me suis endormie, dit-elle doucement.

— Vous êtes épuisée, cela se voit. Mais vous devez saluer vos visiteurs avant qu'ils partent.

Il secoua la tête.

— Le noir est trop sévère, madame. Vous devriez porter du gris. Je crois que je vais brûler cette robe.

— Vous ne la brûlerez pas, car elle a coûté très cher, dit Evelyn en refermant la porte sans bruit. Quand vous verrez Bette, voulez-vous l'envoyer auprès d'Aimée ?

Ils avancèrent dans le couloir.

— Je ne veux pas qu'elle se réveille seule, alors que son père vient juste d'être enterré.

— Bien sûr.

Laurent lui jeta un coup d'œil soucieux.

— Vous avez besoin de manger quelque chose, madame, avant de vous écrouler.

Elle s'arrêta sur le palier en haut de l'escalier, très consciente de la foule qui l'attendait en bas. La nervosité la gagna.

— Je ne peux pas manger. Je ne m'attendais pas à tant de monde, Laurent. Je suis stupéfaite par le nombre d'étrangers qui sont venus présenter leurs respects.

— Je ne m'y attendais pas non plus, madame. Mais c'est une bonne chose, non ? S'ils ne venaient pas aujourd'hui, quand viendraient-ils ?

Evelyn eut un sourire crispé et commença à descendre. Laurent la suivit.

— Madame ? Il y a quelque chose que vous devez savoir.

— Quoi ? demanda-t-elle par-dessus son épaule, en s'arrêtant quand ils arrivèrent dans le vestibule dallé de marbre.

— Lady Faraday et sa fille, lady Harold, ont fait l'inventaire de la maison. Je les ai vues entrer dans chaque pièce, ignorant les portes fermées. Puis je les ai

vues inspecter les rideaux de la bibliothèque, madame, et comme j'étais troublé j'ai écouté ce qu'elles disaient.

Evelyn pouvait imaginer ce qui allait suivre, étant donné que les rideaux étaient très vieux et avaient grand besoin d'être remplacés.

— Laissez-moi deviner. Elles déterminaient l'étendue de ma pauvreté.

— Elles ont paru amusées de voir les rideaux mités, dit Laurent d'un air sombre. Puis je les ai entendues parler de votre situation difficile, et... elles en étaient très contentes.

Une nouvelle tension gagna Evelyn. Elle ne voulait pas se rappeler son enfance *maintenant*.

— Ma tante n'a jamais été bien disposée envers moi, Laurent, et elle était furieuse que je fasse un si beau mariage avec Henri alors que sa fille était bien plus mariable que moi, selon elle. Elle a osé me le dire plusieurs fois, directement, bien que je n'aie rien eu à voir avec la cour d'Henri. Je ne suis pas surprise qu'elles aient inspecté la maison. Ni qu'elles se réjouissent de me voir dans le besoin.

Elle haussa les épaules.

— Le passé est le passé, et j'ai l'intention d'être une hôtesse aimable.

Mais elle se mordit la lèvre, tandis que des souvenirs tentaient de se faire jour et de la submerger. Elle se rappela soudain avoir passé une journée à repasser les robes de sa cousine Lucille, les doigts brûlés par le fer, l'estomac vide et douloureux. Elle ne pouvait se souvenir de quelle bêtise elle avait été accusée, mais Lucille avait l'habitude d'inventer des fautes lui revenant — et sa tante la punissait en conséquence.

Depuis son mariage, elle n'avait pas revu sa cousine, maintenant mariée à un hobereau, et elle espérait que Lucille avait mûri et avait mieux à faire à présent que de s'amuser à ses dépens... Mais visiblement sa tante restait montée contre elle. C'était si mesquin !

— Vous devez vous rappeler qu'elle est simplement une dame de bonne famille, alors que vous êtes la comtesse d'Orsay, déclara fermement Laurent.

Evelyn lui sourit, mais elle n'avait pas l'intention de jeter son titre au visage de qui que ce soit, en particulier quand ses finances étaient si mal en point. Elle hésita sur le seuil du salon, qui était aussi nu que sa chambre. Les murs étaient peints d'un jaune agréable, et les lambris et les boiseries de très bonne qualité, mais il ne restait plus qu'un canapé rayé or et blanc et deux fauteuils crème autour d'une unique table recouverte de marbre. Et tous les gens qu'elle avait vus à l'enterrement se pressaient dans la pièce.

Elle entra et se tourna aussitôt vers ses invités les plus proches. Un grand homme carré aux cheveux bruns se courba gauchement sur sa main, son épouse toute menue à côté de lui. De qui pouvait-il bien s'agir ?

— John Trim, milady, de l'auberge de la Bruyère Noire. J'ai vu votre époux une fois ou deux, quand il était en route pour Londres et s'arrêtait pour boire et manger. Ma femme vous a fait des scones. Et nous vous avons apporté du très bon thé de Darjeeling.

— Je suis Mme Trim.

La petite femme brune s'avança.

— Oh ! ma pauvre chère, je ne peux imaginer ce que vous traversez ! Et votre fille est si jolie — comme vous. Elle adorera les scones, j'en suis sûre. Bien sûr, le thé est pour vous.

Evelyn en resta sans voix.

— Venez à l'auberge quand vous pourrez. Nous avons de très bons thés, milady, et vous les apprécierez. Nous prenons soin des nôtres, pour ça oui, ajouta fermement Mme Trim.

Cette femme de Cornouailles la considérait comme une voisine, s'avisa Evelyn, même si elle avait passé cinq ans en France et avait épousé un Français. Elle ne s'était jamais arrêtée à l'auberge de la Bruyère Noire pour le

thé depuis qu'elle s'était installée à Roselynd, et elle le regrettait. Si elle l'avait fait, elle aurait connu plus tôt ces gens aimables et bons.

Et, tandis qu'elle se mettait à saluer les villageois, elle se rendit compte que tout le monde montrait une sympathie sincère et que la plupart des femmes présentes lui avaient apporté des tourtes, des muffins, des conserves ou autre cadeau comestible. Elle était très émue. Toute la compassion que ses voisins lui montraient la chavirait littéralement.

Les villageois finirent par s'en aller pour rentrer chez eux. Evelyn aperçut alors son oncle et sa tante, étant donné qu'il ne restait plus que sa famille.

Tante Enid se tenait avec ses deux filles près du manteau en marbre de la cheminée. Enid Faraday était une femme robuste dans une superbe robe de satin gris ornée de perles. Sa fille aînée, Lucille — qui avait tellement tourmenté Evelyn dans son enfance — portait aussi des perles et une coûteuse robe de velours bleu foncé, très à la mode. Elle était maintenant un peu ronde, mais restait une jolie blonde.

Evelyn jeta un coup d'œil à Annabelle, son autre cousine, qui était célibataire. Elle portait une robe de soie grise, avait des cheveux blond foncé et, alors qu'elle avait été grosse, elle était maintenant très mince et très jolie. Annabelle avait toujours imité Lucille et était très soumise à sa mère. Avait-elle enfin appris à penser par elle-même ? se demanda Evelyn. Elle l'espéra, en tout cas.

Sa tante et ses cousines l'avaient vue, aussi. Elles la dévisagèrent, les sourcils haussés.

Evelyn parvint à esquisser un petit sourire ; aucune de ses parentes ne le lui rendit.

Elle se tourna vers son oncle, qui s'approchait d'elle. Robert Faraday était un grand homme corpulent à l'air plutôt distingué. Frère aîné de son père, il avait hérité de la propriété, tandis que son père avait pris sa rente

annuelle et était parti la jouer dans les bordels et les tripots d'Europe. En apparence, Robert n'avait pas changé.

— Je suis terriblement navré de votre perte, Evelyn, dit-il gravement.

Il lui prit les deux mains et l'embrassa sur la joue, ce qui la surprit.

— J'appréciais beaucoup Henri.

Evelyn savait qu'il le pensait. Il s'était lié d'amitié avec son mari quand celui-ci était venu pour la première fois à Faraday Hall. Quand Henri ne la courtisait pas, Robert et lui allaient à la chasse ou buvaient du cognac ensemble dans la bibliothèque. Il avait assisté au mariage à Paris, et contrairement à sa femme il y avait pris grand plaisir. Mais il était vrai qu'il n'avait jamais partagé l'antipathie d'Enid pour Evelyn. A la rigueur, il avait été plutôt absent et indifférent.

— C'est vraiment triste, continua son oncle. Je l'aimais beaucoup et il a été bon pour vous. Je me rappelle la première fois où il vous a vue : il en est resté bouche bée et est devenu tout rouge.

Il sourit.

— A la fin du dîner, vous vous promeniez déjà dans le jardin avec lui.

Evelyn sourit tristement.

— C'est un très beau souvenir. Je le chérirai toujours.

— Naturellement.

Il resta grave, le regard direct.

— Vous vous en sortirez, Evelyn. Vous étiez une enfant forte et vous êtes manifestement devenue une femme forte. Et vous êtes encore très jeune, alors avec le temps vous vous remettrez de cette tragédie. Faites-moi savoir ce que je peux faire pour vous aider.

Elle pensa à la mine d'étain.

— J'aimerais vous demander quelques conseils.

— Quand vous voudrez, dit-il fermement.

Il se tourna. Enid s'avança en souriant.

— Je suis tellement désolée au sujet du comte, Evelyn.

Evelyn réussit à sourire en retour.

— Merci. Je me console en me disant qu'il est en paix, maintenant. Il a beaucoup souffert, sur la fin.

— Vous savez que nous souhaitons vous aider autant que nous le pourrons.

Elle sourit de nouveau, mais son regard était fixé sur la coûteuse robe de velours noir d'Evelyn et les perles qu'elle portait avec. Des diamants ornaient le fermoir, placé sur le côté de son cou.

— Vous n'avez qu'à demander.

— Je suis sûre que tout ira bien, dit fermement Evelyn. Mais merci d'être venue aujourd'hui.

— Comment pouvais-je manquer de venir aux obsèques ? Le comte était le parti de votre vie. Vous savez combien j'étais heureuse pour vous. Lucille ? Annabelle ? Venez présenter vos condoléances à votre cousine.

Evelyn était trop lasse pour déchiffrer le sous-entendu, s'il y en avait un, ou pour contredire sa version du passé. Elle espérait mettre fin à la conversation le plus vite possible, étant donné que la majeure partie de ses visiteurs étaient partis et qu'elle souhaitait se retirer. Lucille s'avança. Tandis qu'elle l'enlaçait avec raideur, Evelyn croisa son regard : ses yeux brillaient de méchanceté, comme si dix ans n'avaient pas passé.

— Bonjour, Evelyn. Je suis vraiment navrée de ta perte. Evelyn hocha la tête.

— Merci d'être venue à l'enterrement, Lucille. Je l'apprécie.

— Bien sûr, que je suis venue ! Nous formons une famille !

Elle sourit.

— Et voici mon époux, sir Harold. Je ne crois pas que tu l'aies rencontré.

Evelyn parvint à sourire au jeune homme bien en chair qui lui adressait un signe de tête.

— C'est si tragique, vraiment, d'être réunis dans de telles circonstances ! s'exclama Lucille en se trémoussant

devant son mari, qui recula pour lui laisser de la place. Il me semble que c'était hier que nous étions dans cette magnifique église à Paris. T'en souviens-tu ? Tu avais seize ans et moi un an de plus. Et je crois bien que d'Orsay avait une centaine d'invités, tout le monde portant des rubis et des émeraudes.

Mais que préparait donc sa cousine ? Une flèche allait venir, Evelyn en était certaine.

— Je doute que tout le monde ait porté des bijoux.

Mais, hélas, sa description du mariage était assez exacte ; avant la Révolution, les aristocrates français étaient enclins à étaler somptueusement leur richesse. Et Henri avait dépensé une fortune pour l'événement, comme s'il n'y avait pas de lendemain. Une bouffée de regret la traversa, mais ni l'un ni l'autre n'aurait pu prévoir l'avenir.

— Je n'avais jamais vu autant de nobles fortunés, reprit Lucille. Mais à présent la plupart d'entre eux doivent être aussi pauvres que des miséreux, ou même morts !

Elle dévisagea Evelyn, d'un air apparemment innocent.

Celle-ci pouvait à peine respirer. Bien sûr, sa cousine voulait faire remarquer combien elle était dans le besoin, à présent.

— C'est une remarque méchante, dit Evelyn d'un ton morne.

On ne disait pas des choses pareilles ! C'était grossier et cruel.

— Tu me sermonnes ? demanda Lucille, incrédule.

— Je n'essaie pas de sermonner quiconque, déclara Evelyn en battant en retraite.

Elle était fatiguée, et ranimer les flammes d'anciennes guerres ne l'intéressait pas.

— Lucille, intervint Robert d'un ton réprobateur, les aristocrates français sont nos amis et ils ont beaucoup souffert, injustement.

— Apparemment, Evelyn aussi, persifla sa fille sans se démonter. Regardez cette maison ! Cet endroit est

miteux ! Et je ne retirerai pas un seul mot, papa. Nous lui avons donné un toit, et la première chose qu'elle a faite a été de capturer le comte dès qu'il a passé notre porte.

Elle jeta un regard noir à Evelyn qui lutta pour garder une humeur égale — pas une tâche facile alors qu'elle se sentait aussi insupportablement lasse. Elle ignorerait l'allusion qu'elle était une chasseuse de fortune.

— Ce qui est arrivé à la famille de mon mari et à ses compatriotes est une tragédie, trancha-t-elle d'un ton bref.

— Je n'ai pas dit le contraire ! rétorqua Lucille, agacée. Nous détestons tous les républicains, Evelyn, tu le sais sûrement ! Mais à présent tu es là, veuve de presque vingt-cinq ans, *comtesse*, et où sont tes meubles ?

Donc, Lucille la détestait toujours, pensa Evelyn. Et, même si elle savait qu'elle n'avait pas à répondre, elle déclara :

— Nous avons fui la France pour sauver nos têtes. Nous avons laissé beaucoup de choses derrière nous.

Lucille émit un son moqueur tandis que son père la prenait par le coude.

— Il est temps que nous partions, Lucille, vous avez une longue route à faire. Lady Faraday, dit-il fermement à sa femme.

Il fit un signe de tête à sa nièce et guida Enid et Lucille vers la sortie, Harold les suivant avec Annabelle.

Evelyn s'affaissa de soulagement, juste avant qu'Annabelle ne regarde en arrière en esquissant un sourire de sympathie. Evelyn se redressa, surprise. Puis sa cousine et sa famille disparurent dans le vestibule.

Evelyn pivota, le cœur plus léger. Mais ce sentiment s'estompa quand elle se retrouva face à deux jeunes gentlemen qu'elle ne reconnut pas tout de suite.

Son cousin John lui sourit d'un air hésitant.

— Bonjour, Evelyn.

Elle ne l'avait pas vu depuis son mariage. Il était grand et séduisant, tenant de son père à la fois physiquement et de caractère. Et il avait été son allié secret pendant

ces années difficiles de son enfance. Son ami, même s'il avait choisi de ne pas s'opposer directement à ses sœurs.

Elle se jeta dans ses bras.

— Je suis si contente de te voir ! Pourquoi n'es-tu pas venu me rendre visite ? Oh ! tu es devenu si beau !

Il s'écarta en rougissant.

— Je suis avocat, maintenant, Evelyn, et mon cabinet est à Falmouth. Et... je n'étais pas sûr d'être le bienvenu — après tout ce que tu as enduré du fait de ma famille. Je suis désolé que Lucille soit toujours aussi détestable avec toi.

— Mais tu es mon ami ! s'exclama-t-elle, en le pensant.

Elle jeta un coup d'œil au bel homme brun qui se tenait près de lui et le reconnut enfin. Surprise, elle sentit son sourire s'évanouir.

Il lui sourit, mais aucune gaieté ne gagna ses yeux sombres.

— Elle est jalouse, dit-il simplement.

— Trev ? demanda Evelyn.

Edward Trevelyan s'avança.

— Lady d'Orsay. Je suis flatté que vous vous souveniez de moi.

— Vous n'avez pas changé à ce point, dit-elle lentement, toujours étonnée.

Il avait montré un vif intérêt pour elle avant qu'Henri n'entre dans sa vie. Héritier d'un grand domaine avec plusieurs mines et une belle ferme, il avait presque semblé vouloir la courtoiser sérieusement — jusqu'à ce que la tante d'Evelyn lui interdise de recevoir ses visites. Elle ne l'avait pas revu depuis ses quinze ans. Naguère, il était beau et titré ; maintenant, il était beau, titré... et il en imposait.

— Vous non plus. Vous restez la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Elle se sentit rougir.

— C'est sûrement exagéré. Ainsi, vous êtes toujours le charmeur de ces dames ?

— Pas vraiment. Je souhaite seulement complimenter une amie chère, une amie de longue date — avec sincérité.

Il s'inclina, avant d'ajouter :

— Ma femme est morte l'an dernier. Je suis veuf, milady.

— *Evelyn*, corrigea-t-elle sans réfléchir. Nous n'allons pas rester formels, n'est-ce pas ? Et je suis désolée d'apprendre cette nouvelle.

Il lui sourit, mais son regard trahissait une attente. John intervint.

— Et moi je suis fiancé. Nous devons nous marier en juin. Je souhaite que tu rencontres Matilda, *Evelyn*. Elle te plaira beaucoup.

Elle lui prit la main d'un geste impulsif.

— Je suis si heureuse pour toi !

Elle s'avisa alors qu'elle était seule avec les deux garçons — tous les autres étaient partis. Son salon presque vide, elle mesura combien elle était épuisée et combien elle avait besoin de s'allonger et de se reposer — aussi heureuse qu'elle soit de revoir John et Trev.

— Tu sembles fatiguée, dit son cousin. Nous allons partir.

Elle les accompagna jusqu'à la porte d'entrée.

— Je suis heureuse que tu sois venu. Donne-moi quelques jours — j'ai hâte de rencontrer ta fiancée.

John la serra dans ses bras, faisant fi des convenances.

— Bien sûr.

Trev se montra plus formel.

— Je sais que c'est un moment terrible pour vous, *Evelyn*. Si je peux être utile d'une façon ou d'une autre, je serais très heureux de le faire.

— Je doute que quiconque puisse m'aider, soupira-t-elle. Mon cœur est brisé, Trev.

Il l'étudia un instant, puis tous deux sortirent.

En refermant la porte, *Evelyn* aperçut leurs chevaux attachés à la balustrade — et ce fut la dernière chose

qu'elle vit. Tout de suite après, la noirceur l'enveloppa et elle s'évanouit.

— Vous êtes si exténuée que vous avez perdu connaissance !

Evelyn écarta de ses narines les sels à l'odeur atroce. Elle était assise sur le sol de marbre dur et froid, un oreiller entre elle et la porte d'entrée. Laurent et sa femme étaient agenouillés près d'elle, tous deux très inquiets.

Et elle avait encore la tête qui tournait.

— Est-ce que tout le monde est parti ?

— Oui, et vous vous êtes évanouie dès que les derniers invités sont sortis. Je n'aurais jamais dû laisser les gens rester aussi longtemps, dit Laurent.

— Aimée ? demanda Evelyn.

— Elle dort toujours, répondit Adelaïde en se levant. Je vais vous chercher quelque chose à manger.

A son expression, Evelyn vit qu'il ne servirait à rien de protester qu'elle n'avait pas faim. Tandis qu'Adelaïde s'éloignait, elle regarda Laurent.

— Cette journée a été la plus longue de ma vie.

Juste ciel, elle sentait de nouveau venir des larmes. Non, elle ne pleurerait pas !

— C'est fini, dit-il d'un ton apaisant.

Elle lui tendit une main, et il l'aida à se relever. Ce faisant, elle fut prise d'une terrible migraine, accompagnée de la bouffée maintenant familière de panique et de peur.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? murmura-t-elle.

Ces dernières années, Laurent était devenu son confident et elle n'eut pas besoin de s'expliquer.

— Vous pourrez vous inquiéter de l'avenir d'Aimée demain.

— Je ne peux pas penser à autre chose !

Il soupira.

— Madame, vous venez de vous évanouir. Nous n'avons pas besoin de discuter d'argent ce soir.

— Il n'y a pratiquement rien à en dire, hélas, fit Evelyn, amère. Mais j'ai l'intention de me mettre à examiner les comptes de la propriété et les miens dès demain.

— Et comment les déchiffrez-vous ? Ils déconnaient le comte lui-même ! J'ai essayé de l'aider, mais je ne comprenais rien à ces maudits chiffres.

Elle le dévisagea.

— Je vous ai entendus parler de l'arrivée d'un nouveau contremaître, Henri et vous. Est-ce que l'ancien est parti ?

— Il a été renvoyé, madame, répondit Laurent d'un air sombre.

— Pourquoi ?

— Nous suspicions des vols depuis un certain temps, madame. Quand monsieur le comte a acheté cette propriété, la mine marchait bien. Maintenant, il n'y a plus rien.

L'exploitation avait été rentable, autrefois ? Il y avait donc de l'espoir, malgré tout, se dit-elle en fixant son domestique et ami.

— Je crains de demander à quoi vous pensez, dit-il.

— Laurent, je pense qu'il me reste très peu de choses à mettre en gage.

— Et ?

Il la connaissait si bien. Et il savait presque tout ce qu'il y avait à savoir sur elle, Henri et leurs affaires. Mais était-il au courant pour l'or ?

— Il y a quinze jours, Henri m'a dit qu'il avait enterré un coffre plein d'or au château de Nantes.

Laurent se contenta de la regarder.

— Vous le savez ! s'exclama-t-elle, surprise.

— Naturellement : j'étais là. Je l'ai aidé à enterrer le coffre.

Elle sursauta.

— Ainsi, c'est vrai. Il ne nous a pas laissées sans le sou. Il nous a laissé une fortune.

— C'est vrai.

Ils se dévisagèrent.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il, sur ses gardes.

— La situation est calme en France, depuis la chute de Robespierre.

Laurent inspira.

— De grâce, ne me dites pas que vous songez à récupérer cet or !

— Non, je n'y *songe* pas : j'y suis décidée.

Avait-elle vraiment le choix, d'ailleurs ?

— Je vais trouver quelqu'un pour m'emmener en France et je rapporterai cet or — pas pour moi, mais pour Aimée.

— Et à qui pourriez-vous vous fier pour transporter une telle fortune ? s'écria Laurent, pâlisant.

Mais, alors même qu'il parlait, une image vint à l'esprit d'Evelyn : l'image d'un grand homme puissant debout sur le pont d'un bateau qui cinglait sur la mer, ses voiles noires déployées, le vent soufflant dans ses cheveux dorés...

L'espace d'un instant, elle fut incapable de respirer et de bouger. Elle n'avait pas pensé au contrebandier qui les avait aidés à quitter la France depuis des années.

« Mes services sont chers. »

« Vous pouvez me remercier quand nous atteindrons l'Angleterre. »

Elle regarda Laurent, sidérée par l'idée qui lui était venue.

— A qui pourriez-vous confier votre vie ? demanda-t-il d'un ton désespéré.

Elle s'humecta les lèvres.

— A Jack Greystone, répondit-elle.

BRENDA JOYCE

La comtesse amoureuse

Cornouailles, 1795

Désespérée, la comtesse Evelyn d'Orsay doit se rendre à l'évidence : la mort de son mari la plonge dans le dénuement le plus total. Et dans ces conditions, qu'advient-il d'Aimée, sa petite fille adorée ? Le comte d'Orsay a bien laissé une fortune en France, avant de fuir les affres de la Terreur, mais comment la récupérer dans ce pays en proie à la guerre ? Evelyn n'a plus qu'un recours : faire appel aux services du célèbre contrebandier John Greystone, qui les a aidés à quitter la France quatre ans plus tôt. Pour l'amour de sa fille, la comtesse devra remettre leur sort entre ses mains. Mais n'est-ce pas folie de confier son destin à un homme que l'on dit espion, traître à sa nation ? Pire, de s'exposer à l'irrépressible désir que lui inspire ce hors-la-loi...

A PROPOS DE L'AUTEUR

Entre intrigues galantes, scandales et secrets d'alcôve, les romans de Brenda Joyce sont de ceux qui se dévorent d'une traite jusqu'à la dernière page. Plébiscités par les lectrices et la critique, ils figurent régulièrement en tête des meilleures ventes du *New York Times*.

La comtesse amoureuse est le dernier tome de sa trilogie, «*Les secrets de Greystone Manor*».

ROMAN INÉDIT

7,20 €



9 782280 308571

éditions  HARLEQUIN
www.harlequin.fr